

Soulane

La fille arrive du bout du couloir en chaloupant juste ce qu'il faut pour que les garçons sachent bien qu'elle ne se prend pas pour un mec, pour montrer qu'elle est une femelle et le sait et l'assure. Rien à voir avec la jolie môme qui vient de rentrer dans la salle de classe en tortillant son petit derrière encore enfantin. Elle aussi voudrait bien être une fille une vraie, mais elle-même n'en est pas tout à fait certaine. Alors depuis le début de l'année elle force sur le rimmel et coule des regards sombres vers les autres en évitant de croiser mes yeux. Je sens d'ailleurs que l'exercice lui devient de plus en plus difficile. Bref, elle sait que la Betty Boop de la classe, c'est l'autre.

A mesure que Soulane s'approche avec cette nonchalance suffisamment maîtrisée pour que je n'aie aucune raison de soupçonner l'existence de la moindre provocation, je découvre le motif rouge sur fond blanc qui s'enflamme autour des jambes qu'elle a longues et puissantes. Elle porte cette sorte de pantalon moulant qui gaine mollets genoux et cuisses sans leur laisser la moindre chance de se mouvoir en huis clos. L'ensemble est d'ailleurs assez réussi dans son genre, les petites bottines rouges avec leur talon de quinze bons centimètres ajoutant si besoin est la touche pouvant retenir l'attention la plus vagabonde. Arrivée devant l'entrée de la classe elle marque un arrêt pour me saluer gentiment d'une moue de bébé. Elle a au moins une tête de plus que moi et j'ai le nez juste au niveau de son incroyable poitrine, collines jumelées de chaque côté d'un sillon qui disparaît dans l'échancrure d'un minuscule corsage qu'un bouton rond comme une bille s'efforce de maintenir fermé en défiant toutes les lois de la mécanique. Je lui rends son sourire. En fait je souris à la discrète étoile sur sa paupière droite et je ferme la porte derrière elle. Le cours peut commencer. En théorie du moins. Soulane doit, préalablement suis-je tentée de dire, rejoindre sa place favorite au fond de la classe. Dans celle-ci les tables sont disposées en U face au bureau et seuls les côtés sont occupés à l'exception des deux ou trois tables du centre sur lesquelles Soulane et sa dame de compagnie ont jeté leur dévolu. Elle s'installe donc sous l'œil ouvertement attentif ou faussement indifférent des autres. En règle générale les quelques garçons de la section poursuivent d'intenses échanges relatifs aux nouvelles sensationnelles des dernières vingt-quatre heures: le match de foot - c'est incroyable comme dans ce pays il peut y avoir de matchs de foot- le film de la

veille et accessoirement tout de même, la grave question de savoir s'il ne serait pas temps de commencer à réfléchir au devoir de philosophie qui est à rendre pour le lendemain. J'aime ces moments de mise en train, même si je manifeste haut et fort la nécessité, que dis-je l'urgence, de reprendre dans l'instant tel commentaire de texte ou telle partie du cours dont l'élan a été brisé net par les vulgaires contraintes horaires qui rythment l'éveil des belles intelligences lycéennes. Les entrées en scène de Soulane me donnent l'occasion de peaufiner ma typologie personnelle des profils psychologiques de mes élèves. Sur ma gauche le groupe des Sages observe discrètement les changements vestimentaires bi-journaliers de la belle, notant les réussites -honnêtement admises- et les fautes de goût par exagération. On guette aussi, j'ai pu m'en rendre compte à plusieurs reprises, mes propres réactions. Parfois, continuant à jouer mon rôle de professeur que seul le débat des idées passionne, je leur concède un peu de ma complicité avec l'esquisse d'un sourire qui les rassérène et leur met du baume au cœur, cette quasi-connivence entre nous les aidant à accepter l'aridité violente de la discipline à laquelle ils se soumettent au nom de mon propre enthousiasme philosophique. Juste en face, les autres Africaines en dehors de Soulane et sa fidèle commentent:

-T'as vu le sac assorti? Eh bien j'ai acheté le même mais en vert.

-Elle a eu le temps de se faire poser des extensions.

-Moi je voulais aller chez le coiffeur samedi mais je n'ai pas commencé ma dissert' d'histoire... J'irai pendant les vacances, ma mère m'a déjà donné l'argent.

Sur la même rangée, un peu plus loin, le regroupement est plus hétéroclite. Quatre filles sont littéralement bouche bée, deux autres sont figées en une perpétuelle attitude scandalisée, outrées par la débauche des tenues de notre panthère de service. Reste du côté des garçons la froide Aliénor qui n'est qu'indifférence méprisante, occupée qu'elle est de sa formidable petite personne même s'il lui échappe parfois un regard sous ses paupières baissées, où je devine je suppose, la jalousie de l'enfant gâtée qui a cessé de retenir par sa seule présence l'attention de tous.

Soulane trônant enfin derrière sa table, le cours peut véritablement commencer. En fait je reprends sous une autre forme ce que j'ai déjà abordé le temps de l'installation de chacun dans le léger brouhaha des bavardages, raclements de chaises, bruits de sacs ouverts et fermés, froissements des pages de classeur tournées à toute vitesse pour retrouver les notes de philosophie perdues entre la traduction d'un texte de Warren et un document de géographie.

-Comme nous le remarquions hier, Descartes part de l'hypothèse de la non-existence de son corps. Pourquoi cette hypothèse est-elle concevable à votre avis?

Silence poli dans la salle.

-Ainsi vous-mêmes êtes tous assurés de la réalité de votre corps? Assurés de ce que vous êtes là ce matin, à 8 heures, assistant à un cours qui a pour objet le doute méthodique ? Et si ce n'était qu'un rêve, une illusion ..?

Le silence explose aussitôt, englouti par les exclamations qui vont de la franche rigolade à l'incrédulité quant à ma santé mentale. Là je les tiens pour un bon moment et je savoure à l'avance le retournement des esprits les plus souples, les réticences des plus inquiets, les blocages des plus obtus qui ne sont pas les plus stupides mais de ceux à qui "on ne la fait pas", ceux qui veulent raison garder et sont prêts à se défendre becs et ongles, oubliant dans le feu des mots que je vais exiger d'eux des arguments et ne pas me contenter de leurs haut-le-cœur. Il y aura bien un ou deux blasés que rien ne peut jamais ébranler mais dans l'ensemble, je les tiens au bout de l'idée. Ils vont eux-mêmes se creuser les méninges pour se sortir de cette foutue hypothèse que je viens de leur exposer l'air de ne pas y toucher, et qui présente tous les signes apparents du délire le plus total. Je les entends déjà penser, c'est fou ce truc, ça ne peut pas se passer comme ça...

Soulane ne pipe mot et regarde tranquillement autour d'elle comme pour chercher les raisons de cette soudaine agitation. Mais je sens bien que la question ne la trouble pas outre mesure et de fait, je vois sous la table ses mains tout occupées à réajuster les coutures de son caleçon le long de ses jambes. La poitrine, dans sa superbe sérénité, repose devant elle, majestueuse et calme comme ces monts d'Auvergne dont on sait d'instinct qu'ils étaient là bien avant nos errances d'humains et qu'ils contempleront toujours la terre redevenue déserte alors que tous les hommes auront enfin réussi à s'exterminer. Quant au petit bouton rond du corsage il assure ses fonctions avec vaillance et résiste sans états d'âme aux pressions, soutenu dans sa constance par une très probable habitude. A repérer l'existence de celle-ci dans les détails les plus dérisoires de la vie, je songe que l'habitude constitue effectivement l'obstacle ultime aux prémices de la sagesse.

Mais déjà une des Sages lève le doigt, respectant la règle, alors que le plus bavard des garçons s'étrangle dans sa précipitation en bredouillant ce qui lui semble être les objections les plus urgentes à faire.

- Mais Madame, on ne peut pas...

Je ne sais pas pourquoi mon regard est revenu se poser sur Soulane et ce n'est qu'à ce moment que je découvre la présence de son couvre-chef.

-Soulane s'il vous plaît, votre casquette...

-Ce n'est pas une casquette!

La réplique sèche comme un coup de trique m'est revenue dans l'immédiat.

-Bon... vous enlevez votre...

Le mot m'échappe et j'ai l'esprit occupé, Descartes, le cogito, la faille cruciale dans le mouvement bien huilé du scepticisme, bref l'heure est grave et pour le moins excitante.

-... Enlevez votre...le truc que vous avez sur la tête!

Le ton n'est pas des plus aimables et au fond de moi je sais bien que le terme n'a pas été choisi seulement par défaut. J'ai envie de la secouer ma sultane africaine. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a derrière ces pantalons moulants, ces robes sexy et cette vaste poitrine étale qui semble n'avoir pour objectif que de vérifier si les qualités et la fiabilité des textiles sont bien inversement proportionnelles au nombre de centimètres carrés utilisés pour la confection des bustiers, corsages et autres tee-shirts dont raffole la demoiselle. Le mot a fait mouche mais il en faut plus pour faire palpiter la belle qui aime les affrontements, en particulier quand ceux-ci peuvent conduire l'adversaire au faux-pas. Soulane s'est taillé dans ce domaine une solide réputation, et elle et ses groupies partagent le surnom de Black Power avec panache.

-D'abord ce n'est pas un truc...

Moi ,

-D'accord.

-Et hier vous ne m'avez pas demandé de l'ôter.

En moi-même : non... hier, c'était la tenue de camouflage, jodhpurs, veste courte, rangers, le sac, léopard lui aussi... Mais peut-être en effet avait-elle une casquette...

-Hier vous aviez donc déjà ce couvre-chef, cette casquette, ce chapeau, ce bibi, ce haut-de-forme, ce...? Vous croyez que je n'ai que ça à faire, surveiller votre tête, du moins son enveloppe extérieure? Vous savez que vous ne devez pas entrer en classe avec une coiffe, quelle qu'elle soit!

-Mais des fois vous ne dites rien!

-C'est que je ne vois pas, je ne regarde pas, je ne passe pas l'heure à vous détailler tous les jours des pieds à la tête!

Là il y a bien un peu de mauvaise foi, un soupçon d'hypocrisie. C'est rare que je ne la regarde pas. Ou alors serait-il plus juste de dire qu'il m'est presque

impossible de ne pas la voir. D'ailleurs je ne suis pas la seule atteinte par ce syndrome d'obsession vestimentaire qui présente la curieuse particularité de ne concerner qu'une personne et une élève qui plus est. En salle des professeurs les tenues de Soulane sont commentées et fournissent un confortable et inépuisable sujet de conversation. Pour ma part j'ai la nette impression d'avoir tendance à focaliser sur la poitrine, et selon mon humeur, j'explique cette quasi fascination de deux manières. La première totalement subjective, me renvoie à ma propre morphologie qui a peu évolué depuis l'époque de mes 15 ans, époque au cours de laquelle les garçons se croyaient autorisés à classer les filles en "intéressantes" ou "planches à pain"; cette dernière catégorie équivalait à une condamnation radicale que rien ne pouvait amnistier. Par contre d'un strict point de vue objectif, dont la dimension scientifique n'échappera à personne, je peux affirmer sans hésitation que les dizaines de décolletés différents que Soulane affectionne et exhibe chaque jour ouvrable au lycée, présentent un intérêt hautement culturel. J'ai vu- et ce en moins de trois mois- des découpes vertigineuses, des asymétries déstabilisantes, des cols cheminée posés au dessus de fenêtres grand ouvertes sur la partie supérieure des mamelons, des jeux infinis de dentelles occultant l'essentiel autrement dit dévoilant le reste, des soies comme une seconde peau rose ou nacrée qui me faisaient oublier le beau visage africain. J'ai surveillé avec inquiétude les tensions subies par d'innocentes fermetures éclair, j'ai souri des plaisants cheminements de laçages hautement sophistiqués, j'ai guetté la révolte des boutonniers soumises à un régime tyrannique et aujourd'hui, au moment déterminant de ce cours que je veux réussir, c'est un petit bouton tout rond, tout rouge qui me nargue, un bouton minuscule logé au dessus d'un gouffre qu'encadrent deux seins magnifiquement pleins, c'est ce bouton là qui en appelle à mon témoignage. J'hésite à le trouver attendrissant tant il est disproportionné en ce lieu mais je ne lui accorde pas vraiment ma confiance. J'ai le soupçon de sa possible trahison. J'ai dans l'idée qu'il peut d'un moment à l'autre décider de larguer les amarres. Je l'imagine déjà, cédant à des tensions trop fortes, propulsé dans ma direction, j'anticipe la cuisante douleur. Parce que nécessairement ce bouton n'attend que l'occasion de me sauter au visage. Les boutons, du moins dans ce genre de circonstance doivent avoir comme les ballons, j'en ai fait à maintes reprises l'expérience, la fâcheuse manie de provoquer des rencontres violentes avec les êtres les moins concernés par leur existence. Ceci explique les petites obsessions quant aux possibles accidents faciaux et plus précisément oculaires que je suis censée risquer dans les situations les plus anodines, traversées de

cours d'école ou face à face avec un chemisier un peu trop ajusté.

Soulane s'agite pour s'exécuter. Avec une mauvaise grâce ostentatoire, elle sort de son sac un monumental miroir dit de poche qu'elle confie à sa voisine. Là, devant une classe médusée et avec toute la lenteur vengeresse possible, elle commence à extirper l'objet du délit d'une composition de mèches dont je n'avais pas soupçonné la complexité. Si j'avais su les proportions que pouvait prendre l'opération je me serais bien gardée de toute exigence. Il ne me reste plus qu'à reprendre le jeu des questions et des réponses sous l'apparence de l'impassibilité pour tenter de reconquérir mon auditoire plus attentif aux démêlés du béret -parce qu'en définitive c'est bien de cela qu'il s'agit- et des extensions capillaires. Celles-ci se révèlent extraordinairement longues et fragiles si j'en juge par la délicatesse des gestes de leur propriétaire qui les soulève, les déroule et les désengage du béret une par une. A ce train on a largement le temps d'étudier la totalité du Discours de la Méthode et les Méditations Métaphysiques ! Peu à peu d'ailleurs l'attention de la classe connaît un de ces retournements dont elle est coutumière et qui me laissent toujours l'impression d'être un marin néophyte constamment menacé par les brusques revirements de la voile de son bateau prise dans les caprices du vent. Le désenclavement des mèches de cheveux de Soulane finit par paraître bien répétitif pour des esprits à l'affût de la nouveauté. Et question nouveauté Descartes fait fort. Quant à l'absurdité, apparente du moins, de ses propos elle ne peut que séduire ce public facilement impatient. C'est donc dans l'indifférence quasi totale que notre déesse pose enfin son béret sur le sac qui a englouti le miroir et par la même occasion la feuille sur laquelle elle avait peut-être eu l'intention de prendre quelques notes à propos de ce cogito dont elle n'a décidément rien à faire. Du coin de l'œil j'observe la mine boudeuse au-dessus du petit bouton rouge encore tout secoué par ce conflit larvé qui ne s'est pas achevé sur la définitive victoire à laquelle il lui semblait avoir droit. Le cours prend fin dans une sorte d'apaisement consensuel, les élèves me concédant la légitimité de l'hypothèse discutée sans avoir vraiment résisté, ayant probablement le sentiment qu'aujourd'hui mieux vaut ne pas provoquer de vagues. La motivation de leur attitude ne me convient guère même si j'y prends la mesure de leur fondamentale gentillesse.

L'après-midi de ce même jour Soulane n'est pas venue en classe. Je l'ai aperçue se dirigeant vers la bibliothèque, le mollet tendu par d'in vraisemblables talons bleu électrique, obliques et totalement désaxés par rapport à la chaussure, le corps moulé dans une de ces robes dont l'ourlet irrégulier promet

alternativement les vues les plus osées et les plus raisonnables. Je ne me suis guère arrêtée sur le sac à dos, bleu lui aussi, mais n'ai pu m'empêcher de jeter un œil sur la poitrine. J'ai constaté qu'elle était là, bien en place, large, opulente, infinie, et contenue à grand peine dans un classique décolleté carré que dévergondait un collier fantaisie coulant ses perles métallisées et brillantes sur les courbes moelleuses de la peau sombre. Des pompons -du moins à ce qu'il me semblait- d'un profond bleu lagon retenaient ses cheveux répartis en deux macarons de chaque côté de la tête, donnant à la belle un air juvénile encore accentué par le masque renfrogné qu'elle arborait.

Le lendemain, huit heures. Soulane entre en classe parmi les premières. Elle a la foulée conquérante dans un jean dont les coutures sont soulignées d'un biais de cuir. Toutes les autres filles sont en jogging en prévision de la séance d'éducation physique. J'imagine Soulane tombant la veste -assortie au jean, il va de soi- avant de démarrer un soixante mètres dans son minuscule bustier moulant dont les grosses agrafes argentées provoquent chez moi les questions les plus saugrenues et pour le moins hors sujet étant donné le contexte et les raisons pour lesquelles je suis là. Quoi qu'il en soit, l'accrochage d'hier a visiblement laissé des traces. Pas de chapeau certes mais la petite étoile sur la paupière droite n'est guère riante. Après un dernier regard sur le système de fermeture du bustier il me semble avoir la garantie de pouvoir commencer mon cours sans risque autre qu'intellectuel. Soulane va attendre que l'heure passe avec cette formidable passivité qu'elle sait manifester pleinement et contre laquelle tout effort est voué à l'échec. Certes aucun bouton ne me menace de représailles mais je sens bien qu'il ne s'agit là que d'une trêve temporaire et que l'année sera rude.

Françoise Chauvelier 22 juillet 2002